

1

Joey Rubin s'interrompt quelques secondes dans son travail et leva les yeux de sa table de dessin. Tandis qu'elle se dirigeait vers les fenêtres au fond de son appartement, Tink redressa la tête dans sa corbeille, puis se recoucha et ferma les yeux. Joey ne pouvait pas voir la lune de ses fenêtres, mais sa lueur bleue mouche-tée de gris enveloppait tous les immeubles du quartier et projetait des ombres spectaculaires.

Il était trois heures du matin et elle se sentit soudain épuisée. Elle comprit aussi que toute minute de travail supplémentaire sur sa présentation du lendemain risquait d'être contre-productive. Son professeur à l'école d'architecture disait toujours qu'il était important de reconnaître l'instant où chaque seconde de travail ou de réflexion supplémentaire, chaque nouvelle idée sur un projet, risquait de compromettre un concept déjà parfaitement au point. Elle traversa la pièce et regarda son illustration : une grande aquarelle de Stanway House, le manoir anglais que son cabinet d'architectes était chargé de rénover. Elle éteignit à contrecœur la lampe fixée à sa table de dessin.

Elle fut réveillée par les bruits de la rue, ce qui prouvait qu'elle avait dormi d'un sommeil très léger. Elle regarda son réveil sur sa table de nuit – il n'était pas encore six heures – puis elle retourna son oreiller et se blottit sous sa couette.

Joey avait vécu trente-trois ans de sa vie – elle en avait trente-sept – au dernier étage de son immeuble sur Lexington Avenue dans l'Upper East Side de Manhattan, et il était très rare que les bruits de la rue, autres que le hurlement des sirènes, n'atteignent ses oreilles. Pendant les mois de juillet et août, lorsque son appartement se transformait en véritable fournaise, les climatiseurs de fenêtres tournaient à plein régime. Mais par les chaudes soirées de printemps ou lorsque les vents frais de l'automne insufflaient une nouvelle vie à la ville épuisée et affaiblie, elle aimait ouvrir ses fenêtres et grimper sur l'escalier de secours, qui montait en zigzaguant sur la façade de son immeuble.

Elle avait rêvé de le faire durant toute son enfance et son adolescence. Elle avait supplié ses parents de l'autoriser à dormir sur la terrasse avec sa meilleure amie Sarah qui habitait au troisième étage. Elle se voyait en train de sortir les oreillers et les couvertures par la fenêtre et de les installer sous les étoiles invisibles. Elles *ne* tomberaient *pas* ! Elles pourraient placer une chaise pour bloquer l'accès aux escaliers afin de ne pas dégringoler les marches dans leur sommeil. Mais les parents de Joey n'entendirent aucun de ses arguments. Elles eurent beau grandir, elles eurent beau continuer à les supplier, ils restèrent intraitables.

Le soir, où quinze ans auparavant son père était parti pour la Floride avec sa nouvelle femme, et où l'appar-

tement était officiellement devenu le sien, Joey s'était glissée jusqu'à l'escalier de secours avec une bouteille de champagne qui restait du mariage. Elle ne savait pas vraiment ce qu'elle fêtait.

Son père avait procédé au transfert de propriété chez le notaire et lui avait donné tous les trousseaux de clés comme si ce n'était pas grand-chose. C'est alors qu'elle avait compris qu'Amy et lui ne reviendraient pas, et que si vraiment ils revenaient un jour, ils n'habiteraient certainement pas ici. Les premiers temps, elle s'était sentie un peu perdue dans l'appartement. La plupart des meubles étaient déjà en route pour Myrtle Beach et elle était impatiente de remplacer les quelques pièces de mobilier qui restaient. L'endroit lui appartenait désormais.

Joey parvenait en général à surmonter son trac avant les réunions importantes, en particulier lorsque la responsabilité du succès ou de l'échec d'une présentation ne reposait pas sur ses épaules, comme c'était le cas ce jour-là. Pourtant, alors qu'elle préparait son café et son petit-déjeuner des jours de semaine – un bol de céréales saupoudrées de myrtilles avec du lait écrémé – l'appréhension la gagna.

L'appréhension, mais aussi quelque chose d'autre... à vrai dire, Joey enviait Dave Wilson, son chef, et regrettait de ne pas avoir été désignée à sa place pour partir en Angleterre et vivre dans le manoir afin de superviser sa restauration et sa reconversion en hôtel. Elle avait passé des mois à réaliser des dessins et des rendus d'architecture, mais elle savait pertinemment qu'au bout du compte, c'est Dave qui se verrait attribuer tout le mérite de son travail.

Joey travaillait pour le Groupe Apex depuis sept ans et elle commençait tout juste à se rendre compte que sa stratégie professionnelle – *Sois meilleure que les autres et les gens finiront par s'en rendre compte* – n'était pas des plus efficaces. Tous ceux qui connaissaient son travail savaient qu'elle était capable de parler des matériaux, de calculer des capacités de charge et de réaliser la représentation technique d'un bâtiment.

Ses collègues se battaient pour l'avoir au sein de leur équipe, car ils étaient tous conscients, même s'ils ne le reconnaissaient jamais ouvertement, qu'elle travaillait plus dur, plus tard et plus longtemps que n'importe quel autre membre du personnel. Pourtant, au lieu d'être récompensée par une promotion ou une hausse de salaire, elle se retrouvait toujours à jouer les demoiselles d'honneur dans l'ombre de la mariée rayonnante. Ici, en l'occurrence, il s'agissait de ses collègues masculins.

Le pire dans l'histoire, c'est qu'Alex Wilder allait participer à la réunion du jour. Elle l'avait croisé en quittant le bureau vendredi soir et pendant le week-end, elle avait passé plus de temps qu'elle ne l'aurait voulu à ressasser cette nouvelle contrariante. Pourquoi venait-il ? Il n'avait rien à voir avec la restauration de Stanway House. N'avait-il donc pas suffisamment à faire avec cette association d'habitants du quartier qui protestait contre la construction d'un centre social pour les personnes défavorisées dans Canal Street ? Pourquoi fourrait-il son nez dans les projets internationaux, alors qu'il s'occupait de seize projets à un stade plus ou moins avancé dans la seule ville de New York et pour sept desquels il était l'architecte principal ?

Six mois auparavant, Alex ne se serait même pas approché de la salle de conférence dans laquelle Joey faisait une présentation, par crainte d'alimenter les

rumeurs qui commençaient à circuler. Après avoir réussi à garder leur relation secrète pendant un an, ils avaient été vus par l'une des secrétaires, une fouineuse notoire, alors qu'ils dînaient dans un restaurant du Meatpacking District. Durant le mois qui avait précédé leur rupture – c'est Alex qui avait rompu brutalement en donnant une excuse particulièrement bidon – Joey avait pu lire la curiosité et la suspicion dans les yeux de ses collègues. Au moins n'avait-elle plus à supporter cela.

Joey posa son regard sur Tink, qui était en train de terminer elle aussi son petit-déjeuner et se demanda pour la énième fois quelles races de chiens avaient contribué à l'ADN de sa compagne si particulière : son tempérament doux et impatient à la fois, sa façon de creuser dans la terre, ses oreilles qui retombaient à mi-longueur, ses pattes qui semblaient trop courtes pour son torse, sa queue qui se recourbait majestueusement comme une feuille d'acanthé.

Tink redressa la tête et laissa échapper un petit glapissement.

— Dans une minute.

Joey versa son café dans un mug isotherme, retourna dans sa chambre et enfila un pantalon de jogging et une veste. Une fois dans le couloir, elle prit la laisse de Tink suspendue à un crochet.

Il faisait froid dehors, beaucoup plus frais que les derniers jours. Comme à son habitude, Tink ouvrait majestueusement la marche et tentait d'entraîner Joey vers l'angle de la Cinquième Avenue où des camionnettes attendaient devant l'entrée de la *Neue Galerie*. Joey s'y était rendue trois fois pour voir l'exposition sur l'art et le style viennois au début du vingtième siècle. Elle s'était attardée devant les portraits réalisés par Klimt et Kokoschka, mais se retrouvait toujours au troi-

sième étage pour admirer l'œuvre d'une de ses idoles, l'architecte autrichien Otto Wagner. En observant les photos des bâtiments qu'il avait conçus, elle se prit à espérer qu'elle aurait une fois dans sa vie l'occasion de dessiner une bâtisse à la structure aussi austère, mais à l'apparence aussi gaie que la Majolica Haus de Wagner.

Tink résista lorsque Joey tourna dans la 84^e rue. Elle voulait aller à Central Park et mit toute sa force et toute son énergie pour entraîner sa maîtresse dans cette direction. Mais avec ses neuf kilos, elle n'avait guère de chances de parvenir à ses fins et Joey n'avait pas le temps de se promener ce matin.

Tandis qu'elles passaient devant les beaux bâtiments de grès brun qui bordaient la rue, Joey pensa aux personnes qui vivaient ou qui avaient vécu dans leurs murs : Madame Phelps, qui sentait la cigarette et le parfum de luxe et qui ne laissait pas passer une semaine sans rendre visite à sa mère malade. Elle apportait toujours des pâtisseries ou des fleurs et serrait Joey un peu trop fort dans ses bras en partant.

Un peu plus loin se trouvait l'appartement où pendant trois longues années Joey avait pris des cours de piano chez une émigrée hongroise du nom de Frída Szabó – *Madame Szabó*, comme elle tenait absolument à ce qu'on l'appelle. Chaque semaine, elle répétait à son élève qu'elle avait joué un concerto pour piano de Mozart avec le chef d'orchestre mondialement connu, Janos Sandor. La femme passait la majeure partie de chaque demi-heure de cours à réprimander Joey, l'accusant de ne pas assez travailler à la maison, et lorsqu'elle constata que ses reproches ne produisaient aucun effet, elle dit aux parents de Joey qu'ils gaspillaient tout simplement leur argent. Joey n'aurait pas pu être plus heureuse.

De retour chez elle, une heure plus tard, elle se regarda une dernière fois dans le miroir en pied. Elle était... pas mal. Non, elle était superbe ! Elle semblait un peu fatiguée, peut-être, un peu pâle. Mais son tailleur lui allait parfaitement et ses bottes Fendi lui donnaient toujours de l'assurance. Elle les enleva et les plia pour les fourrer dans son sac en bandoulière. Elle ne les remettrait que lorsqu'elle aurait enlevé la boue et les éclaboussures de sa promenade à travers la ville.

Tink lui lança un regard déchirant, comme elle le faisait toujours lorsque sa maîtresse s'apprêtait à la laisser seule, mais Joey n'avait pas le temps de s'attendrir. Il lui restait exactement une heure avant de pénétrer avec Dave dans la salle de conférence et de présenter son travail devant une douzaine de personnes qui avaient son avenir professionnel entre leurs mains.

2

Un peu trop tardivement au goût de Joey, le taxi s'arrêta devant un gratte-ciel en verre de quatre-vingts étages, dont le sommet disparaissait sous une couche de nuages. Le chauffeur prit son temps pour compter la monnaie. Joey se précipita vers les portes à tambour mais dut faire la queue derrière une douzaine de personnes qui tentaient de se frayer un chemin pour rentrer dans l'immeuble. Comme souvent, elle se dit que celui qui avait dessiné cette entrée était vraiment un architecte minable, presque aussi minable que le génie qui avait décidé que quatre ascenseurs étaient suffisants pour transporter un nombre de travailleurs proportionnel au nombre d'étages. Quatre cabines d'ascenseurs se remplirent et repartirent... sans elle. Sa bonne humeur avait disparu et elle n'était pas loin de perdre son sang-froid. Lorsqu'elle sortit de l'ascenseur au cinquante-quatrième étage, elle était à bout de nerfs, ébouriffée, exaspérée, en sueur et en retard.

Alex Wilder se tenait justement dans l'entrée lorsqu'elle arriva en toute hâte.

— Bonjour Joey.

— Bonjour.

— Je n'aimerais pas être à ta place.

Elle s'arrêta dans son élan et se retourna.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Alex lui adressa un sourire empreint d'ironie. Elle fit de son mieux pour ne pas remarquer les rides charmantes autour de ses yeux ni son teint mat qui lui donnait une mine éclatante. C'était sans doute sur les pentes de Cannon Mountain qu'il avait pris ce teint halé pendant le week-end.

— Tu n'as pas parlé avec Antoine ? poursuivit-il.

— Non, pourquoi ?

Son estomac se noua. Quelque chose ne tournait pas rond. Que s'était-il donc passé ?

— Tu ferais mieux d'aller le voir au plus vite.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je lui laisse le soin de t'informer.

— Joey soupira et lança un regard furieux à Alex.

C'était tout lui : lui faire pressentir le pire mais refuser de s'expliquer. Que lui avait-elle donc trouvé ? Avait-il toujours été ainsi ou était-il devenu plus fuyant, plus manipulateur au cours des derniers mois ?

— Merci, dit-elle avec brusquerie avant de lui tourner le dos et de se précipiter dans le bureau d'Antoine Weeks, l'assistant administratif qui s'occupait du projet d'hôtel Stanway.

Antoine se tenait près de son bureau et rassemblait des brochures qu'il avait sans doute l'intention de distribuer pendant la réunion.

— Il y a un problème ? demanda Joey.

Antoine leva les yeux et secoua la tête.

— Dave a eu un accident dans le New Hampshire. Il est à l'hôpital.

— Quoi ?

Joey se dirigea lentement vers le fauteuil à côté du bureau d'Antoine et se laissa tomber dedans.

— Il faisait de l'escalade dans les Montagnes Blanches, au Ravin de Huntington. Son baudrier a lâché et il est tombé dans une crevasse. Une chute de près de quarante-cinq mètres. Il a une fracture de la rotule et de la jambe et s'est démis l'épaule. Ils ont mis huit heures à le sortir.

— Oh mon Dieu ? Et ça va aller ?

— Il se fait opérer en ce moment même. Mais oui, je pense qu'il finira par se remettre.

Joey consulta sa montre. Il était presque dix heures.

— Alors qui va diriger la réunion ?

Antoine pinça les lèvres et ouvrit de grands yeux. Il battit plusieurs fois des paupières.

— Certainement pas, dit Joey.

— Tu n'as pas le choix, répondit Antoine. Tu es la seule à connaître le dossier.

— Je ne peux pas, murmura-t-elle. Je ne peux vraiment pas. Il n'en est pas question, non.

— Bien sûr que tu peux, renifla Antoine. Tu as fourni quatre-vingt-dix pour cent du travail et nous le savons tous les deux !

Il y en a au moins un qui a remarqué, pensa Joey.

— Mais je n'ai pas les fichiers, dit-elle.

— Tout est là, tout est prêt à partir. J'ai téléchargé les spécifications techniques et les j-pegs et j'ai relié un Mac au système de projection.

— Mais je ne suis pas préparée ! Pourquoi tu ne m'as pas appelée ?

— Je l'ai appris il y a une heure, répondit Antoine qui semblait un peu vexé. J'ai pensé que tu étais déjà en route. Je n'arrête pas de courir dans tous les sens depuis mon arrivée pour tout mettre en place.

— Je comprends. Je suis désolée, merci !

Joey sentit son cœur s'emballer. Elle s'astreignit à respirer lentement puis se leva, s'éclaircit la voix et sortit dans le couloir. Antoine avait raison : personne ne connaissait le dossier comme elle. Elle était la seule à pouvoir faire la présentation à la place de Dave. Elle n'avait pas le choix. Les gens comprendraient si elle faisait des erreurs, ils ne s'attendraient certainement pas à ce que chaque détail soit parfait. Elle regarda à travers les vitres immenses de la salle de conférence. Il y avait Alex, installé à l'extrémité de la grande table ovale, à la place du chef. Il choisit justement cet instant pour jeter un œil vers le couloir et ne trouva rien de mieux que d'afficher son plus beau sourire en voyant Joey.

— Salaud ! marmonna Joey dans sa barbe tout en lui rendant son sourire.

Elle fit demi-tour et retourna dans le bureau d'Antoine. Il dut lire la panique soudaine sur son visage car il ferma la porte et la guida vers le fauteuil à côté de son bureau. Il s'assit en face d'elle.

— C'est le moment ou jamais de saisir ta chance, Joey.

— Mais je ne suis pas prête.

— Ça fait une éternité que tu es prête. Toi et moi le savons pertinemment et la moitié de l'assistance le sait aussi.

— Non, tu te trompes.

— Écoute-moi. Parfois, les carrières commencent quand la soprano a mal à la gorge et que la doublure saisit enfin sa chance.

— Ça ne risque pas d'arriver.

— Mais si.

— Merci, dit Joey.

— Alors va dans la salle de conférence et donne le meilleur de toi-même.

— C'est tout ce qu'il me reste à faire, je suppose, admit-elle, l'air un peu abattu.

— Personne ne pourrait faire mieux que toi.

Joey hocha la tête. Une fois dans son bureau, elle enleva son pardessus, enfila ses bottes et appliqua un peu de rouge à lèvres. Elle n'était pas prête, loin de là, mais elle ne pouvait pas se préparer davantage. Elle prit une profonde inspiration, se dirigea vers la salle de conférence et ferma la porte derrière elle.

Trois quarts d'heure plus tard, elle s'apprêtait à répondre aux questions de l'assistance et commençait tout juste à respirer normalement. Elle ignorait honnêtement comment elle avait fait pour traiter tous les points importants, mais elle y était parvenue.

— J'aimerais en savoir plus sur la Tour Orientale, dit Preston Kay, l'un des associés fondateurs, en levant le doigt. N'oubliez pas que ce bâtiment va avoir une vocation commerciale, il faudra donc utiliser tout l'espace disponible.

— Vous voulez parler du dortoir des moines ? demanda Joey, qui venait de localiser l'image et qui la fit apparaître à l'écran.

Kay hocha la tête.

— Qu'avez-vous l'intention de faire avec ?

Joey prit une profonde inspiration.

— Il n'y a pas de fondations d'origine sous ses murs, donc il y a un vrai risque d'effondrement.

— Mais vous allez tenter de la reconstruire ?

— En effet, toutefois je me permets d'insister sur le fait qu'il s'agit d'une tentative. Nous serons peut-être obligés d'abandonner, mais pas sans avoir fait notre maximum pour sauver ce bâtiment. C'était une structure magnifique, mais au cours des siècles, beaucoup de pierres d'origine ont été arrachées pour être utilisées dans les autres dépendances et dans les jardins.

Joey montra les endroits dont elle parlait, agrandis sur l'écran.